



Compost

J'ai un ami à la drôle d'habitude. A chaque fois que je le vois, il court. Il court toujours, très vite. Il arpente la ville à une vitesse défiant toute décence. Ca n'a pas toujours été le cas, mais depuis quelques années maintenant, il ne s'arrête jamais.

Il court, enfin, pour être tout à fait honnête, c'est une image. Il est en permanence sur un véhicule, ou dans un véhicule, et ne fournit pas le moindre effort pour son déplacement. Mais il va vite, et son souffle est le même que celui d'un coureur de fond. J'ai toujours du plaisir à le voir défiler devant moi, sans jamais qu'il ne me considère. J'ai une pensée pour lui, en me disant que là où il va, vite, on l'attend, patiemment. Je me dis que la ville est habitée par au moins une personne qui l'arpente sans différence, dans tous les sens.

Nous avons de temps en temps, lorsqu'il est à l'arrêt, ou lorsqu'il recharge ses batterie - plutôt lorsqu'il recharge ses batteries à l'arrêt, car il ne s'arrête jamais sans raison autre que celle de pouvoir continuer - l'espace d'une discussion plus ou moins courte. Bien sûr, nous parlons de tout ce qui est inintéressant au possible : «t'as vu ils annoncent du beau ?» ou «les rues glissent c'est dangereux aujourd'hui». Ces discussions qui sont la fuite utile de vrais sujets inabornables, tels que «comment tu vas ?». Oulà, cette question, lorsqu'on la pose, c'est souvent bien naïvement ; il faut être prêt à y répondre si la réponse est un tant soi peu honnête. Non.

Pour revenir aux discussions avec mon ami, nous avons aussi, dans des moments rares, mais peut-être moins rares avec lui qu'avec

d'autres, des sujets graves. C'est lorsqu'il me demande qui je suis fondamentalement, que je lui réponds que je m'en fous. Et qu'en réalité, il me demande qui il est lui. Et ça, je ne peux pas m'en foutre, alors nous parlons de l'identité. De la définition, du voyage, du chemin, et il me rappelle à ce moment-là que lorsque je prétends m'en foutre, je mens. Je sais très bien qui je suis, mais ceci bouge constamment, et c'est essayer de l'arrêter qui m'est digne du plus grand désintéret. Et après cette discussion, je reviens avec humilité en disant que seulement je crois savoir, et que je mens.

«Pourquoi tu cours ?» En voilà une bonne question dis donc. Celle-ci me taraudait l'esprit depuis belle lurette, et enfin j'ai osé la poser. «Je cours parce que je n'ai pas le temps». C'est une réponse. Elle est plutôt creuse, mais encore ?

Faut-il étayer sur le rapport au temps ? Cette chose bizarre qui nous coule dessus, dessous, à travers, et dont chacun tente de s'approprier de manière maladroite. Je n'ai pas le temps, comme si celui-ci avait une capacité à être possédé. Si je prends ce temps, à qui je le vole ? Et puis, si tant est que nous le détenions, n'aurions-nous pas tous le même ? Est-ce que le problème du temps qui manque n'est pas le problème de ce qui nous désirons y caler ? En réalité, j'ai du temps, j'ai juste parfois trop de trucs à faire. C'est pas la faute au temps, ni à comment il défile, c'est ma faute à moi de vouloir compresser des choses dedans jusqu'à ce qu'elles n'aient plus aucun sens. Si compact que lorsque je vois mes amis en période de remplissage, je ne prends que des express.

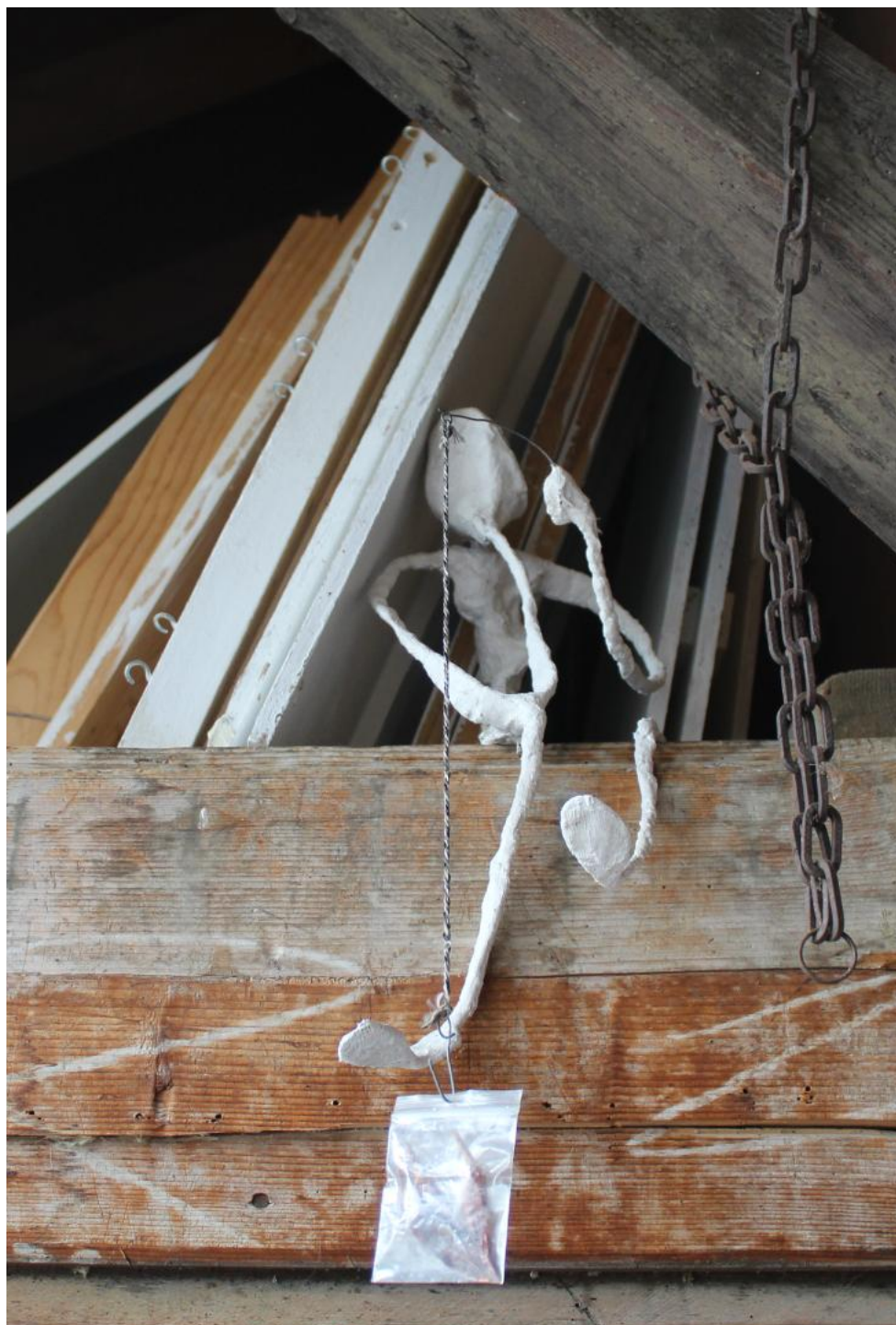
Enfin bref, la question du temps n'est pas la raison pour laquelle tu cours, je veux une autre réponse. Il m'a fallu tant de mal pour l'énoncer, cette courte phrase n'est pas à la hauteur de l'effort que j'ai fourni. Bien sûr, cela semble facile. En réalité, il aura fallu trois discussions sur la météo, une sur l'usage des freins, le changement des pneus d'hiver pour enfin revenir à la charge. «En fait, je comprends pas pourquoi tu manques de temps, qui fait que tu cours».

Et voilà, il m'explique enfin. Il me parle du fait qu'il court après le temps pour pouvoir réaliser plus de livraisons. Que chacune des ces livraisons lui rapporte de l'argent, que pour gagner plus d'argent, il allonge ses journées. Des journées de parfois 18 ou même 20 heures, et ce 7 jours sur 7. Il court après les sous car il en manque. Evidemment, tout naïf que je suis je demande pourquoi il lui manque des sous, puisque de toute évidence il n'a pas le temps de les dépenser puisqu'il court après le temps pour gagner de l'argent. Quelle boucle.

Et là il me montre d'un geste mi fier, mi autre chose que je ne saurais vraiment décrire, ses vêtements, ses lunettes, sa montre, son téléphone. Son téléphone sonne, une livraison l'attend, il repart courir.

C'est d'une drôlerie sans pareille. J'ai un ami qui court après l'argent pour ne pas avoir le temps d'en profiter et qui l'affiche sur lui-même, renouvelle sa garde robe onéreuse, mais ne s'affiche pas autrement que dans sa course. Si tant est qu'il est heureux, grand bien lui fasse.

Intimement je me dis que je préférerais le voir en pyjama, plus longtemps que celui d'une recharge.



J'ai probablement adoré mon enfance. J'en ai pourtant oublié l'extrême majorité. Apparemment jusqu'à mes six ans j'étais un enfant joyeux, et souriant. Et après quelque chose s'est arrêté et je ne m'en rappelle pas.

Un de mes grand-père me disait : on n'adore que Dieu. Dieu est pourtant mort, grand-père aussi.

Je me rappelle de la cheminée chez lui. Elle prenait une place si grande dans son salon, et je l'ai toujours vue éteinte, je crois.

Je suis athée, très athée. Peut-être que ça a commencé ici. Ce bon monsieur, pasteur évangélique me disait que je mourrai en enfer si je ne croyais pas en Dieu. Que pour l'instant j'étais enfant alors ça allait, mais qu'une fois adulte plus rien ne m'expierait.

J'ai failli mourir enfant. Ça s'est joué à deux millimètres semble-t-il.

J'ai ensuite appris de sa bouche que les personnes qui meurent de leur fait ne méritent que l'enfer. J'étais pourtant enfant et j'aurais mérité l'enfer.

Un ami, très croyant lui aussi, me disait que l'essentiel dans la vie était d'être cohérent. Je ne l'ai jamais pris au sérieux.

Grand-père a d'un coup pardonné le suicide lorsque, atteint d'une maladie dégénérative, il a décidé de faire appel au suicide assisté. L'essentiel dans la vie c'est d'être cohérent.

J'espère pour lui que son Dieu a été aussi laxiste qu'il l'était. J'espère tout de même qu'il repose en paix, proche de ceux qui partagent ses idéaux.

En même temps je suis partagé. Si le paradis est de se retrouver qu'avec des gens qui sont d'accord avec nous, pour moi ce n'est rien d'autre que l'enfer.

Je ne pense pourtant pas que c'était fondamentalement une mauvaise personne. Je pense juste que c'était un très mauvais père, un très mauvais grand-père.

Je n'ai pas rencontré les gens de ma famille au bon âge.

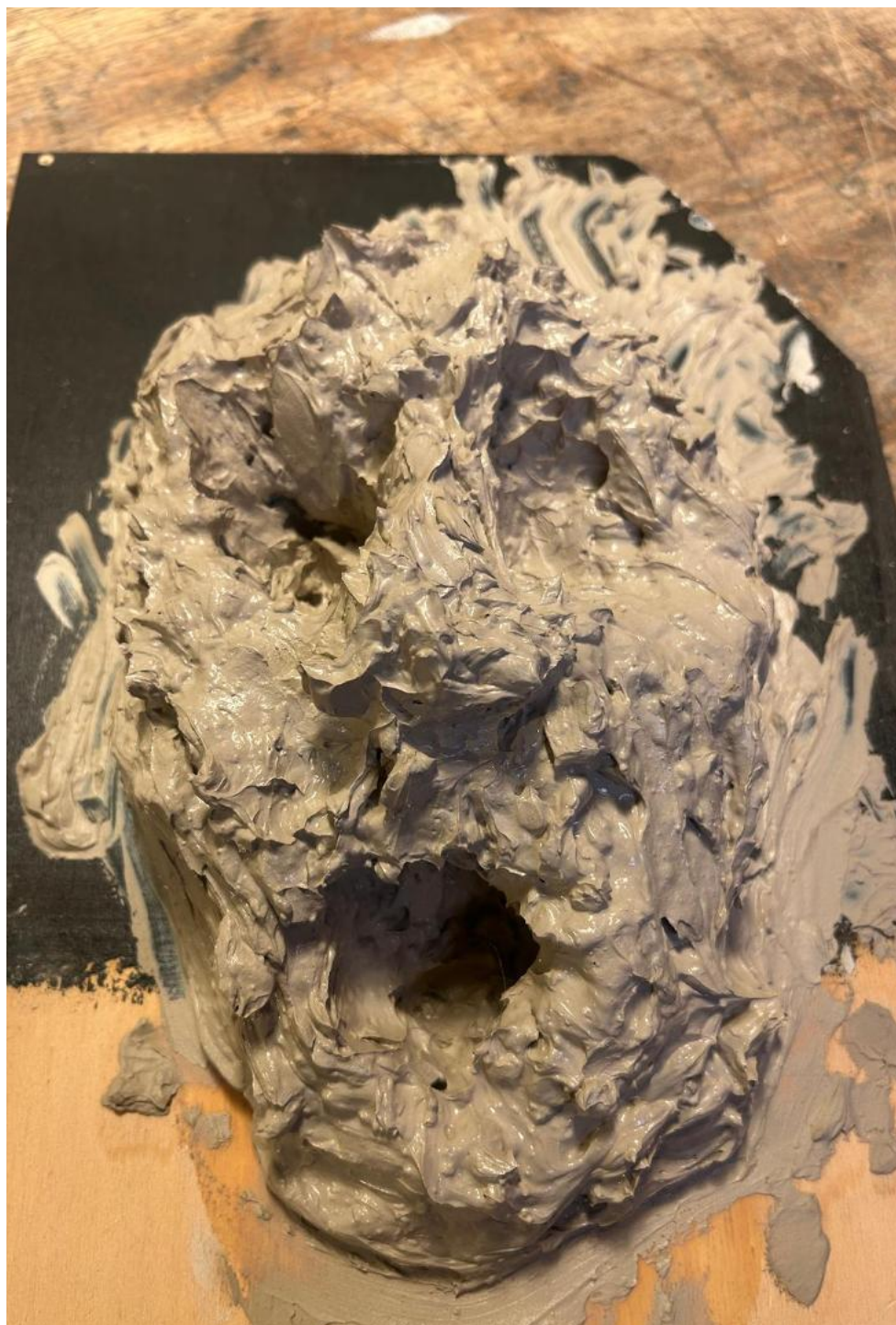
Ce grand-père est mort trop tôt pour me renseigner sur ce qui m'interpelle maintenant. Je dois alors protéger religieusement des histoires dont j'ai perdu le début et la fin.

Je sais que ce grand-père a fait la guerre d'Algérie. Je sais qu'il l'a fait en tant qu'infirmier parachutiste. Il a décidé de ne pas être armé.

Je pense qu'il était contraint de faire cette guerre. Je n'en suis pas sûr. Je pense que dans ce cas-là, il a fait un pas trop mauvais choix. Soigner des gens et ne pas les tuer c'est déjà un bon début.

La guerre d'Algérie, qui me semblait être une chose si éloignée, fait donc partie intégrante de mon histoire.

Je suis désolé Grand-père de ne pas être venu à ton enterrement. J'étais fâché. Tu es ma première rencontre avec la mort, frontale. Cela aurait été plus facile de te dire au revoir si je t'estimais. Rien n'est jamais vraiment fini, je fais encore du chemin et un jour je viendrai sûrement en paix poser une fleur sur ta sépulture.



Un, deux, trois. Dix, quinze, trente, peut-être plus encore.
Ces choses-là s'accumulent, et, avec le temps, valent de l'or.
Un dessin maladroit, un chemin tordu pour une cible manquée,
Une manifestation curieuse qui ne se voit que d'un côté.

La fameuse, la belle, l'idyllique carte au trésor.
Une sorte de rêve que l'on oublie, que l'on ressort.
De mille et une manières, au péril désiré
Le rêve mythique d'un chemin tout tracé.

N'en résulte que l'on oublie la route pavée du sort,
En y voyant un but bien meilleur, on signe pourtant la mort
Du périple fabuleux, de l'échec désastreux,
De magnifiques histoires, pour un résultat peu glorieux.

Là où l'on n'y voit, très sûrement à tort,
Un résultat dépourvu de conte, sans remous sans remord.
La mer a vite fait de nous rappeler, que si dans nos mémoire
Elle s'est ancrée, c'est par un mouvement qui nous fait choir.





J'ai tué un enfant, sur le bord d'une route.

J'ai tué un enfant sur le bord d'une route et je ne suis pas resté.

J'ai tué un enfant sur le bord d'une route et je ne suis pas resté car j'avais honte.

J'ai tué un enfant sur le bord d'une route et je ne suis pas resté car j'avais honte et peur des conséquences.

Je rentrais du travail, une journée de merde. Je devais travailler jusqu'à 18h, on m'a fait rester jusqu'à 1h du matin. Parce que je suis gentil, parce que je suis con. Je suis serviable. Je suis arrivé à 9h30 du matin, j'ai fait la mise comme tous les jours. J'ai servi des gens ingrats, j'ai souri à des malpolis, j'ai lavé la table à des bourgeois.

Mais je suis gentil, je suis serviable, je le fais pour 20.- de l'heure, et je m'estime heureux en plus. Normalement je fais le service du matin, et celui de l'après-midi, pas celui du soir. Mais je suis gentil, je suis serviable. Alors quand celui qui devait me relayer ne s'est pas pointé, j'ai pris sa place. J'ai demandé quand même si je pouvais faire une pause de 30 minutes. On me l'a accordée, c'est gentil. On me l'a retirée après 10 minutes parce que tout le monde acourrait au bar pour se faire servir des Spritz, des Hugo et d'autres boissons à la mode.

Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour être gentil et serviable. Bien sûr que ce n'est pas grave que ma pause soit rognée à l'os, et que ma fatigue fait que je tremble, que je ne retiens gentiment plus ce qu'on me dit et qu'il fait déjà nuit maintenant.

Je m'en sors comme je peux, on me dit que c'est gentil de ma part d'être resté, que mieux vaut un comme moi que personne. Je suis touché, j'aime être reconnu comme gentil et serviable.

Il est gentiment minuit. Cela fait 14h30 que je travaille, avec une pause de 30 minutes à midi pour manger et une pause rognée de 10 minutes le soir, j'en peux plus. Je demande poliment si je peux m'éclipser avant les rangements, car finalement ils s'en sortiraient sans moi. Le gérant me le refuse. Il m'explique que si on est 3 on ira plus vite. Je le concède.

Alors je range. Je porte ces tables qui pèsent une tonne, je trimballe les chaises, je cache les parasols dans les toilettes. Je me sens bien seul dehors à ranger la terrasse. Je me dis qu'effectivement si on est 3 à ranger ça ira plus vite, et je me dis que j'ai bien fait d'accepter.

Je vois qu'ils sont deux dans le cabanon. Ca doit être vachement dur de faire la caisse, je les plains tandis que mon dos se bloque.

La terrasse est propre. Ils n'ont pas encore fini de ranger l'intérieur, je vais alors les aider un peu. Comme je suis gentil, comme je suis serviable, je passe le balai, je passe la serpillère, je nettoie encore les toilettes, le temps qu'ils finissent la caisse.

Tout est fin prêt, je peux enfin m'en aller. Il est 1h du matin. Demain je reprends à 9h30, je me dis que c'est un peu court tout de même. Alors pendant que le gérant ferme la porte à clé je lui demande s'il ne serait pas possible que j'arrive un peu plus tard demain.

Il m'explique que faire la mise à 2 c'est compliqué et que sans moi la buvette ouvrirait en retard, que je dois être là à l'heure prévue. Je le concède. C'est long de sortir toute la terrasse, de refaire la caisse, et de mettre les parasols. Je le remercie malgré tout, j'ai gagné 100 francs de plus grâce à lui, puisqu'il m'a proposé de remplacer l'absent.

Je prends alors ma voiture, je l'ai bien sentie cette fois, normalement je viens en train. A cette heure-ci il n'y a plus de train. Je pars sur l'autoroute, je sens que je suis en autopilote. Mais bon, à cette heure-ci il n'y a personne sur la route, à part des gens gentils, des gens serviables.

Je quitte l'autoroute pour rejoindre les petits chemins qui mènent chez moi. Je roule vite, il n'y a personne. Je roule vite, il n'y avait personne. Je roule vite, et je ne vois pas qu'il y a quelqu'un sur le bord de la route. Je roule vite, et je sens simplement que quelque chose est entré en collision avec mon véhicule. Je comprends.

Je refuse de le comprendre. Je continue de rouler vite. J'accélère même. Jusqu'à ce que je pleure. Jusqu'à ce que je fasse demi-tour. Je me dis que peut-être avec un peu de chance, c'était rien finalement. Je refais le chemin et je ne vois rien, c'était donc rien. Mais je roulais vite, donc du chemin j'en ai fait.

Et là, je le vois, ce corps étalé au sol. Ouvert, plein de sang, les entrailles sorties. Je n'en crois pas mes yeux, je refuse de comprendre. Je refais demi-tour, et m'arrête un peu avant le lieu de l'impact. J'ai tué un enfant. Je pleure à chaudes larmes, je m'en veux. Je veux fuir, je veux être cet enfant et que ce soit lui qui conduise.

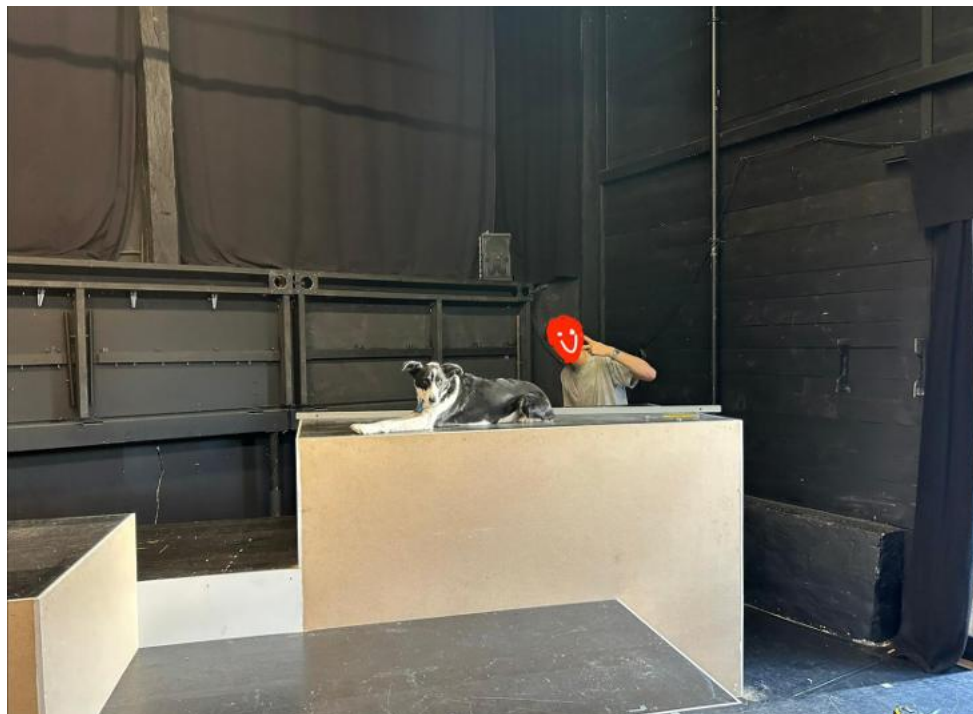
Je ne sais pas quoi faire. Je tremble. Je refais ma journée de merde, et tous mes choix de merde, et je me dis que si je n'étais pas gentil, si je n'étais pas serviable, je serais rentré plus tôt, j'aurais même peut-être été viré plus tôt.

Et là, lorsque je me retourne, je vois des yeux qui brillent dans les fourrés. Ce sont ses frères et soeurs. Il y a des témoins. Je suis tétanisé. Je les vois aller sur la route et essayer de le sortir de là. Ils ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas encore que je l'ai tué.

Dans un geste absurde, je décide de donner tout ce que j'ai à ces enfants.

Je reprends la voiture, et je rentre. Je dors, mal. Je dors ce que je peux. Je dors peu parce que je sais que demain je dois être au travail à 9h30, et que j'y serai parce que je suis gentil, je suis serviable. Et que les gens malpolis recevront le sourire d'un meurtrier.





Avoir un enfant, c'est étrange
Probablement encore plus lorsque l'on n'a pas aimé l'être
En fait ça je ne le saurai jamais
C'est important de se rappeler pourquoi on n'en voulait pas
Pour donner plus de poids aux raisons qui ont fait qu'il est là

Donner la vie est une tournure que je n'aime pas.
Je préfère partager la vie.
Un enfant est un fragment d'utopie
Un fragment de rêve à chérir
On pourrait le croire

On pourrait le croire mais un enfant est un enfant
Ce morceau d'utopie est dans nos yeux
Il n'y est pour rien
Ce morceau d'utopie est là pour nous sauver
De la peur.

La peur de léguer un monde qui nous plaît pas
La peur que nos troubles se répètent
La peur d'être oublié après tout
Mais ce n'est pas ça un enfant.

Ca c'est être un papa qui n'a pas aimé être un enfant
Et qui désire plus que tout au monde l'être dorénavant